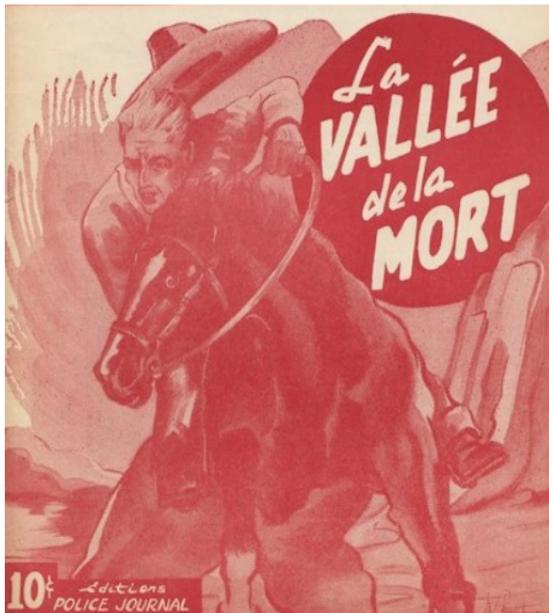


PAUL VERCHÈRES

La vallée de la mort



BeQ

Paul Verchères

Aventures de cow-boys # 004

La vallée de la mort

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 393 : version 1.0

La vallée de la mort

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

« Les chevaux et le bétail
détestent l'odeur des boucs et des
chèvres. » – J. B. Verchères.

Prologue

Baptiste Verchères, le roi des cowboys canadiens-français de l'Ouest et le chef de police de Squeletteville, venait originellement d'un petit village situé non loin de Québec.

Or donc si l'on consulte l'histoire du Canada, on voit qu'en 1856, les sauvages des territoires au-delà du Sault-Sainte-Marie, avec les Pieds-Noirs en tête, se révoltèrent contre la double autorité du haut et du bas Canada, massacrant tous les blancs, et semant le carnage et la mort partout.

À Montréal, Québec et Toronto on leva une forte armée de miliciens volontaires qui partirent pour l'ouest, sous le commandement du général Cleghorn, afin de mâter les indiens.

J. B. était capitaine dans cette force expéditionnaire.

C'est ainsi qu'il fit connaissance avec l'Ouest et ses cowboys.

La lutte dura 18 mois.

Enfin le chef des pieds noirs, AIGLE ROUGE et ses guerriers sauvages tombèrent dans une embuscade.

Habilement attirés par la compagnie de soldats que commandait J. B., les indiens et Aigle rouge entrèrent dans la vallée de la mort.

Cette vallée subséquemment et pour cause baptisée ainsi, était le guet-apens le plus naturel du monde.

Située au nord du Manitoba, elle était encerclée de petites montagnes qui faisaient clôture parfaite, excepté à un endroit, la seule issue.

Le siège dura 5 semaines.

Siège cruel.

Mais nécessaire.

Au bout de 37 jours, Verchères décida qu'il était temps d'aller voir.

Il entra dans la vallée avec ses hommes.

Pas un seul sauvage n'était vivant.

Ils étaient tous morts de faim.

Lamentable spectacle...

Les cadavres gisaient ici et là dans la vallée...

Verchères les fit tous enterrer.

Sur la tombe d'Aigle rouge, il fit élever un petit totem, comme l'exigeait la religion des pieds-noirs, plaçant au dessous les armes et les agrès de chasse et de pêche du chenapan de chef.

J. B. ne retourna pas dans l'est.

Dès qu'il obtint son licenciement, il s'engagea comme cowboys dans un ranch immense.

Quelques jours plus tard, il apprit que l'épouse et squaw du chef Aigle rouge venait de donner naissance à deux jumeaux.

Pris de pitié pour la veuve, le général Cleghorn adopta contre argent comptant le plus chétif des deux bébés.

Il y avait 10 ans que J. B. était chef de police de Squeletteville quand un jour, un Indien entra

dans son bureau et dit :

– Je suis l’AIGLON.

L’AIGLON ?

– Oui, le fils d’AIGLE ROUGE...

I

L'histoire de l'Aiglon

Verchères lui demanda :

– Quel est le but de ta visite ? Mais d'abord, dis-moi, tu es un des deux enfants posthumes de l'épouse-et-squaw ?

– Posthumes... ?

– Oui, nés après la mort de ton père... ?

– C'est ça.

– Tu n'as jamais entendu parler de l'autre petit ?

– Non, pas une miette.

– Maintenant, dis-moi pourquoi es-tu venu ici ?

– Je suis venu vous demander aide et protection...

– Qu’y a-t-il ?

– Des cowboys malandrins veulent nous faire passer sur le dos à nous les peaux-rouges de ma tribu, leurs vols, leurs rapines et leurs meurtres...

– C’est vague ce que tu me dis là.

Il poursuivit :

– Précise un peu.

– Vous savez que la vallée de la mort est toujours désertique...

– Pourquoi ?

– La légende veut que le fantôme de mon père, Aigle rouge, se promène la nuit dans la vallée et flotte sur les crêtes des montagnes...

Baptiste dit :

– Je ne crois pas aux revenants. C’est tout ?

– Non, non...

– Quoi encore ?

– De temps en temps des volutes de fumée s’élèvent, étranges au dessus de la vallée.

L’Aiglon ajouta :

– Les cowboys croient que ce sont des messages de guerre que mes pieds-noirs envoient aux autres tribus.

– C'est faux ?

– Oui.

– Tu ignores le sens de cette fumée ?

– Oui.

J. B. réfléchit.

Et finit par dire :

– L'explication la plus plausible est qu'il y a des gens qui bivouaquent dans la vallée...

– Des gens imprudents.

– Des gens qui se cachent.

– Qui se cachent mal.

Verchères dit :

– Des forbans sans aucun doute.

– Oui, des outlaws qui veulent mettre sur le dos des membres de ma tribu, monsieur Verchères, leurs forfaits passés, présents et futurs.

L'Aiglon demanda anxieusement :

– Vous consentez à venir ?

– Écoute, mon jeune, tu me jures être innocent ?

– Je vous le jure, chef.

– Gare à toi, si tu es coupable, je finirai bien par l'apprendre, et alors je serai sévère, cruel, impitoyable.

– Je n'ai pas peur...

Verchères se leva, en un tournemain se roula une cigarette et dit :

– Bien, allons-y.

Après avoir donné ses instructions à son assistant, J. B. enfourcha sa monture.

L'Aiglon l'imita.

Au petit trot ils sortirent de Squeletteville, dépassèrent quelques ranches et s'engagèrent dans l'herbe à bisons : la brousse.

II

L'escarmouche de la vallée

Il y avait une couple d'heures qu'ils galopaient dans la plaine derrière des nuages de poussière désagréable, quand ils virent un troupeau de buffalos sauvages.

Ils mirent leurs bêtes au petit pas.

Pour ne pas effrayer les bisons...

Et contournèrent le troupeau.

L'Aiglon soupira :

– Dire que dans quelques années, il n'y aura plus de buffalos. Les blancs en font un carnage, un véritable holocauste... Le buffalo, la viande des sauvages, viande sans laquelle nous mourrons de faim...

Verchères ne fit pas de commentaires...

Ils se remirent au trot.

Puis d'eux-mêmes, les chevaux prirent le galop...

Ils sentaient l'eau fraîche.

Toute proche.

En effet ils stoppèrent bientôt à un petit cric où ils se désaltèrent, hommes et bêtes.

J. B. demanda :

– Sommes-nous encore loin de la vallée ?

– Oh, une lieue environ.

Ils reprirent leur course.

Soudain ils virent un point sombre.

Au loin.

Ce point se déplaçait...

Puis trois autres points parurent.

Mobiles eux aussi.

Verchères dit :

– Descendons de monture.

Quand ils eurent fait ça, J. B. ordonna :

– Couchons nos chevaux et cachons-nous nous-mêmes dans la brousse.

Carabines en mains, embusqués derrière leurs montures qui les protégeaient, ils regardèrent.

Les quatre points noirs s'étaient précisés.

Étaient devenus cinq cavaliers.

On n'entendait point encore les détonations, mais on voyait les petites poffes de fumée des trois armes à feu des poursuivants.

La situation s'éclaircissait.

Il n'y avait plus de doute.

Le premier cavalier fuyait les trois autres.

Un contre trois.

Tout homme digne de ce nom a un penchant naturel pour le plus faible...

Mais le fuyard était peut-être un outlaw.

Et le trio poursuivant était-il partie d'un possé ?

J. B. décida de prendre une chance...

D'apeurer les poursuivants.

Sans leur faire de mal.

Puis d'arrêter le fuyard.

Et d'avoir un mot avec lui.

Il dit :

– Ne tire pas, Aiglon, laisse-moi faire.

Il visa longuement.

Tira...

Le chapeau 10-gallons du premier poursuivant tomba troué.

Quand il eut perforé le deuxième chapeau, les trois poursuivants décidèrent qu'ils en avaient assez.

Firent faire demi-tour à leurs montures.

Et devinrent eux-mêmes fuyards.

– Haut les mains !

L'Aiglon et Baptiste n'avaient pas vu le vieux et le jeune homme s'approcher par en arrière.

Le vieillard ajouta :

– Ne vous tournez pas, ne faites pas un seul mouvement ; nous vous couvrons de nos

carabines.

Le cavalier que J. B. avait protégé de son tir s'approchait.

Bientôt il stoppa.

Mit pied à terre.

Examina d'un coup d'œil la situation.

Et dit :

– Eh, papa, tu ne comprends pas..

– Quoi ?

– Ce sauvage et ce blanc m'ont sauvé la vie....

– Oh, fit le vieux, je croyais qu'ils tiraient sur toi, Narcisse, mon fiston.

– Mais non, mais non.

Adhémar, l'autre garçon du vieillard, expliqua :

– Nous avons dû assister à la carabinade d'un mauvais angle.

J. B. sortit sa badge qui faisait de lui un officier spécial de la royale police montée des territoires du Nord-Ouest et l'attacha au devant

de sa chemise carreauté.

– Maintenant, dit-il, qui êtes-vous ?

Le vieillard répondit :

– Je suis Onésiphore Rioux.

– Moi, dit l'ex-fuyard, je suis son fils
Narcisse.

Le troisième fit :

– Et moi, je suis Adhémar...

J. B. demanda :

– Vous faites... ?

– Nous sommes ranchers, dit le vieux Rioux.

Adhémar précisa :

– Nous avons un ranch de chèvres et de boucs.

Aguogue !

Baptiste se trouvait-il encore aux prises avec
la vieille querelles des éleveurs de bestiaux et des
éleveurs de chèvres...

De chèvres et de boucs dont les chevaux
haïssaient l'odeur au point de prendre peur ?

Mais enfin se dit J. B., le soleil luit pour tout

le monde.

– Je gage, mes amis, que vous êtes en chicane avec un rancher de bestiaux.

Le vieux s'écria :

– Vous gagnez.

Narcisse, lui, dit :

– C'étaient le rancher et ses garçons qui me poursuivaient.

– Leurs noms ?

– Arthur Cabby, le père...

– Et les fils ?

– Raymond et Rosario.

– Qu'est-il arrivé au juste avant la fusillade.

– Hier matin nous avons trouvé un trou dans la clôture qui sépare les deux ranchs. Il y avait onze boucs et dix-sept chèvres de morts. Nos bêtes avaient été attaquées par un taureau en galvaude...

– Un taureau de Cabby ?

– Oui.

S'adressant au vieil Onésiphore, J. B. demanda :

– Alors que fîtes-vous ?

– Nous réparâmes notre clôture. Et je laissai Narcisse en sentinelle sur les lieux. Pour le reste, parle, Narcisse.

Celui-ci s'exécuta.

Il s'endormit sur sa garde.

Quand il s'éveilla il vit les trois Cabby en train de démolir la clôture et de souxer un taureau dans le troupeau de chèvres.

Il fit ce qu'il était en plein droit de faire.

Il tira.

Et tua le taureau.

Puis il sauta en selle.

Et déguerpit.

Poursuivit par les trois Cabby.

Narcisse termina :

– C'est tout. Vous savez le reste.

J. B. ordonna :

– Tous les cinq, en selles.

Le vieux Rioux demanda :

– Où allons-nous ?

– Interviewer Cabby père.

– Oh !

III

L'interview

La petite troupe approcha de la maison principale du ranch.

Soudain, J. B. freina de la bride son cheval.

Exhiba un de ses colts.

Tira un coup en l'air.

Et cria à pleins poumons :

– Royale police montée du nord-ouest. Arthur Cabby, sortez et les cowboys dans la bunkhouse et tout le personnel, sortez aussi.

Aux deux mots magiques : POLICE MONTÉE, tout le monde obéit.

Cabby le père sortit sur sa galerie.

Baptiste prit un écu d'argent.

Le lança en l'air.

Tira dessus de son colt.

La pièce de monnaie tomba aux pieds du rancher...

Cabby...

– Oui, police montée.

– Ramasse l'écu.

Comme médusé, le rancher obéit.

– Y a-t-il un trou dedans ?

– Où ?

– Au centre.

– En plein centre ?

– Oui.

Verchères jeta un regard sur la foule.

Et dit :

– Après cette démonstration anodine, je vous conseille, mes braves, d'y penser à deux fois avant de pointer une arme à feu sur moi.

Brusquement Arthur Cabby lui demanda :

– Que voulez-vous, police montée ?

– La vérité.

– Hein ?

– Je m’explique : Avez-vous brisé la clôture des Rioux ?

– Non.

– Avez-vous fait tuer des boucs et des chèvres par un de vos taureaux ?

– Non.

Baptiste dit railleur :

– Vous ne mentiriez pas par hasard... ?

– Non.

– Très bien, j’accepte momentanément votre parole. Vous connaissez la loi de l’ouest, vous savez que si vous répétez ce que vous prétendez n’avoir point fait, vous mourrez probablement pendu par un possé à une branche d’arbre... Messieurs, j’ai bien l’honneur de vous saluer.

Suivi de sa petite troupe, Verchères s’éloigna...

IV

À Orcite

Presque toutes les bourgades de l'ouest se ressemblaient dans ce temps-là.

Une seule et large rue poussiéreuse.

Un magasin général.

Un palefrenier.

Un restaurant aussi sale qu'une salle à manger du redlight de Montréal.

Des salounes...

Des salounes...

En voulez-vous, en v'la !

Et le poste de police.

Prison en même temps.

Pas le moins du monde à l'épreuve des

évasions.

C'est au poste de police que Verchères arrêta.

Il dit à Onésiphore Rioux et à ses deux garçons :

– Je désire parler confidentiellement avec le chef de police local...

– Vous le connaissez ?

– Oui.

Verchères reprit :

– Vous allez m'attendre où... ?

– Oh, disons à la Saloune idéale...

– Entendu. Restez là jusqu'à ce que je vienne vous trouver...

L'Aiglon dit :

– Et moi ?

– Comment toi ?

– Oui, que vais-je faire ?

– Ah, oui, j'oubliais qu'il est interdit aux Indiens d'entrer dans les salounes... Ouais, toi...

Il rumina quelques instants :

– Va-t-en directement sur ta réserve. Et ne la quitte pas jusqu'à nouvel ordre ; ni toi ni les membres de ta tribu.

– Oké.

– Tu me promets de respecter cet ordre à la lettre ?

– Oui.

– Alors va...

– Bien.

Le protecteur de la loi et de l'ordre à Orcité était petit et malingre.

Mais sous une apparence bénigne se cachait une force physique plus qu'ordinaire et une bravoure qui défonçait les frontières de la témérité.

En voyant J. B. il s'écria :

– Comment que ça va, vieux tchomme ?

– Et toi-même, Charlie Lagueux, comment l'Ouest te traite-t-il ?

– Oh, couci-couça...

Le chef Lagueux reprit :

– C'est pour mes beaux yeux que tu es venu me voir ?

– Non, non.

J. B. regarda le chef d'Orcité et sourit :

– Ta petite taille fluette me fait penser à un proverbe...

– Quel proverbe ?

– Celui des petits pots et des meilleurs onguents...

Baptiste poursuivit :

– Mais passons aux choses sérieuses ? Tu n'aurais pas de problèmes épineux sur les bras actuellement, Charlie ?

– Hélas oui, et tu arrives comme un sauveur...

– Tant que ça, hein ?

– Oui.

– L'affaire de la vallée de la mort...

– Tiens, tiens, tu sais déjà... Qui donc t'a mis au courant ?

– L’Aiglon, le fils d’Aigle rouge...

– Le jeune chef des pieds-noirs ?

– Oui.

– Le crois-tu coupable ?

Lagueux ne répondit point.

Il dit cependant :

– L’heure est grave ; je le sens, un coup formidable se prépare...

– Quoi ?

– Je n’en sais rien...

– Et les volutes de fumée qui planent au dessus de la vallée... ?

– Je les ai examinées à maintes et maintes reprises.

– Tu connais le code indien des signaux de boucane ?

– Oui.

– Et... ?

– Ce ne sont pas des signaux indiens...

– Alors ce n’est pas l’Aiglon et ses sauvages

qui mijotent le complot ?

– Je ne crois pas, mais je n’en suis pas sûr...

– Comment ?

– Tu sais comme les pieds-noirs sont astucieux ?

Verchères fit un signe de tête affirmatif.

Songea.

Puis dit :

– Non, je ne crois pas que l’Aiglon soit coupable. Connaissant ma réputation comme il la connaît il n’aurait point pris le risque de demander mon aide s’il n’avait pas été innocent.

– Bon raisonnement.

– Maintenant, Charlie, parlons un peu de la mine d’or... Qu’y a-t-il de nouveau dans ce domaine ?

– Massacre ! s’écria Lagueux, cette damnée mine me cause de fortes inquiétudes...

– Pourquoi donc ?

– Figure-toi qu’on vient de découvrir un

nouveau filon.

– Riche... ?

– D'une richesse inouïe !

– Alors... ?

Charlie dit :

– Les dangers de vols sont augmentés
formidablement.

– C'est évident ; plus le trésor est important,
plus la tentation est forte pour les outlaws...

– Le transport de cet or se fait de la façon
ordinaire ?

– Oui, il est déposé d'abord dans les voûtes de
la succursale locale de la banque du Manitoba.
Puis quand il y en a assez, il est transporté à
Winnipeg dans une diligence dans laquelle il y a
gardes armés jusqu'aux dents.

– Le point faible de cette routine me semble le
voyage.

– Je ne sais pas au juste ; mais il n'est certes
point la voûte...

– Non ?

– Non, car elle est en béton armé, et il y a dedans deux gros chiens féroces qui n’obéissent qu’au gérant de banque.

– Mais pendant le chargement ici, ne pourrait-il pas y avoir un coup de main de tenté ?

– Non, je ne crois pas...

– Pourquoi ?

– Parce que toutes les routes aboutissant ici sont gardées par des éclaireurs et que ceux-ci nous avertiraient d’avance de l’approche des bandes d’outlaws.

Verchères dit ;

– Bien, il ne reste donc que l’attaque en plaine.

– Oui, c’est mon avis.

Lagueux reprit :

– Qu’allons-nous faire ?

– Demain matin nous visiterons tous deux la vallée de la mort...

J. B. se leva.

– Où vas-tu ?

- Prendre un petit coup.
- Dans quelle saloune ?
- L’Idéale...
- Tiens, tiens, Baptiste, as-tu des idées érotiques ?
- Érotiques... ? Parle donc français, veux-tu, on n’a pas tous eu la chance de faire un cours comme toi.

Charlie éclata de rire.

Et reprit :

- As-tu des idées érot..., pardon, amoureuses ?
- Mais non, pourquoi me demandes-tu ça ?
- Parce que les trois plus jolies filles du Manitoba travaillent à la saloune Idéale...

J. B. sourit :

- « Travaillent », railla-t-il.
- Oui, enfin tu me comprends, spas ? Et ce n’est pas tout.
- Quoi encore ?
- Ce n’est pas un homme qui est propriétaire

de cette saloune...

– Non, qui alors, un cheval ?

– Fais donc pas de farces, vieux...

– C'est une femme ?

– Oui, si tu aimes les grasses, tu seras servi à
souhait...

– Elle est belle ?

– Un éléphant l'adorerait.

– Aguogue...

J. B. demanda :

– Son nom à la belle mastodonte ?

– Mae, Mae Eastman.

– Tu me mets l'eau à la bouche... J'y vais.

Comme il sortait, le chef de police d'Orcité dit
à celui de Squeletteville :

– N'oublie pas demain matin, départ à l'aurore
pour la vallée mystérieuse...

– Je serai là comme un seul homme.

V

La saloune Idéale

Avant d'entrer dans la saloune, Baptiste Verchères enleva sa badge d'officier spécial de la royale montée.

Puis il poussa la porte, et, jouant à l'homme éméché, tituba à l'intérieur de la buvette.

Elle n'était qu'à moitié remplie.

J. B. vit les trois Rioux.

Faisant mine de s'accrocher un pied, il mit comme accidentellement la main sur l'épaule du vieil Onésiphore et lui dit à voix très basse :

– Quoiqu'il arrive, laisse-moi faire et obéisseyez-moi à l'aveuglette...

– Correct.

Le chef s'avança en tricolant :

Le bar derrière lequel trônait la plantureuse Mae Eastman.

Malgré sa graisse elle n'était pas désagréable à regarder.

Elle et ses pommettes saillantes.

– Quatre gins, ordonna-t-il, trois pour moi et un pour faire engraisser la maigre propriétaire de ces lieux...

Mae manifesta sa colère.

Sortant un colt de dessous le comptoir, elle le braqua de la main gauche sur Verchères :

– Si vous n'étiez pas saoul vous seriez à l'heure actuelle un homme mort. On ne se moque pas de moi impunément ici... Je ne vous conseille pas de recommencer, car cette fois je vous drille un trou entre les deux yeux...

– Vous n'êtes pas commode, madame...

Il jeta un regard circulaire autour de la salle.

Vit les trois filles...

Elles étaient belles...

Mais de cette beauté vulgaire qui éveille les

instincts les plus bas de la nature humaine.

Il s'approcha d'elles.

S'assit à leur table.

Et dit :

– Considérez-vous engagées toutes les trois avec moi, jusqu'à nouvel ordre.

– Entendu...

– Et maintenant commandez ce qu'il y a de plus dispendieux dans la maison. Ou devrais-je dire dans la cabane... ?

Elles ne se firent pas prier, les cocottes.

Quand le waiter eut fait son devoir, J. B. prit dans sa main le menton de la fille la plus rapprochée :

– Comment t'appelles-tu, la belle ?

– Gloria.

– Et toi ?

– Betty.

– Et toi ?

– Josette.

Il cria :

Hurla presque :

– Musique, valse !

Le maigre orchestre composé d'un violon et d'un petit accordéon, entama une valse-hésitation dont il massacra la langueur amoureuse...

Verchères invita :

– Je donne cinq piastres par danse, viens-tu, Gloria ?

Si elle venait...

– Pour \$5...

Ce n'était pas à demander.

Il dansait...

Mal.

Il pila sur un orteil de Gloria :

– Aguogue !

Verchères dit comiquement :

– À propos, d'où viens-tu, toi ?

– De Toronto.

– Tiens, tiens, la ville des orangistes, des fleurs d’orangers...

Il reprit :

– Quant à toi tu as la fleur dérangée.

Gloria prit bien la craque :

– Ça vaut un cinq, dit-elle...

Les derniers accords de la valse s’éteignirent sur une note fausse.

Baptiste applaudit.

Se rendit auprès des musiciens.

Leur donna un deux.

Et dit :

– Encore...

– Une valse ?

– Oui.

Cette fois il dansa avec Betty.

Soudain il dit :

– Ça sent l’orange.

– Hein ? questionna Betty.

– Oui, ça sent l’orangisme...

– Ah, je comprends ; mais qui vous a dit que je venais de Toronto ?

– Mon petit doigt...

Comme il dansait la troisième valse-hésitation avec Josette, il aspira...

....aspira :

– Ça sent donc bien la boucane...

– La fumée, fit Josette, mais je ne sens rien, moi...

J. B. s’écria :

– Je sais ce que c’est, c’est ton antipapisme, qui brûle...

– Mon antipapisme ?

– Oui, Toronto est la capitale des antipapistes protestants. Tu dois venir de là, dis...

– En effet, c’est exact...

Baptiste jongla...

Trois filles de Toronto...

Il y avait là plus qu’une coïncidence...

Plus qu'un hasard.

Enfin...

À l'exemple de la mine d'or, il avait le filon.

Il soupira :

Pourquoi Fulton, l'inventeur de la locomotive à vapeur n'a-t-il pas inventé un moyen rapide pour que les hommes puissent se parler à de longues distances les uns aux autres ?

Hélas, ça allait prendre un très long temps avant que soit rendue à destination la lettre qu'il écrirait ce soir...

Si la réponse pouvait ne pas arriver trop tard.

Il remit leurs trois \$5.00 aux trois bibittes à piastres.

VI

Le coupage de cartes

À ce moment, Verchères vit le père et les deux fils Cabby qui entraient.

Arthur Cabby regarda autour de lui.

Quand son regard se posa sur les Rioux, il approcha du trio :

– Nous ne pouvons plus vivre l'un à côté de l'autre, Onésiphore. Un de nous doit partir.

– Toi, Cabby, j'en conviens, dit le vieux Rioux.

– Pas de farces. Je viens à toi paisiblement te faire une proposition...

– Shoot.

– Nous allons couper les cartes.

– Et après ?

– Celui qui aura la carte la plus haute héritera immédiatement du ranch du perdant...

J. B. crut comprendre le stratagème.

Il cria :

– Acceptez, père Onésiphore.

Le chef de Squeletteville s’approcha.

Arthur Cabby sortit un paquet de cartes.

Le posa sur la table.

Et dit :

– Après vous, Rioux.

Le vieil Onésiphore coupa.

Le roi de trèfle parut.

À son tour, Cabby coupa.

L’as de pique.

– Je gagne !

Verchères s’empara des cartes et dit :

– Minute !

Alors il se mit à compter tes cartes du paquet :

Un.

2.

3.

49.

50.

51.

Cinquante-deux !

CINQUANTE-TROIS !

Il y avait une carte de trop.

J. B. expliqua :

– La 53^e carte est le second as de pique que Cabby a tiré de sa manche.

Produisant sa badge spéciale, Verchères l’attacha à son plastron de chemise :

– Au nom de la loi je vous arrête, Arthur Cabby, sous l’accusation d’avoir tenté de voler en trichant le ranch des Rioux...

Vif comme l’éclair il passa une menotte au poignet droit de Cabby et l’autre à son propre poignet gauche :

– Maintenant venez-vous en paisiblement.

Quand le chef Lagueux vit Verchères avec son prisonnier, il lui dit avec une apparente admiration : :

– Tu fais ça vite de l'action, toi !

– Place-moi ce Cabby en cellule, veux-tu ?

Il voulut bien.

*

Ce soir-là J. B. mit plus d'une heure à écrire sa longue lettre.

Sur l'enveloppe on pouvait lire ces mots :

*Au général Cleghorn,
Toronto.*

VI

Visite à la vallée

J. B. se leva à quatre heures du matin.

Lagueux l'attendait au poste quand il entra :

– J'ai une lettre très importante à envoyer à Toronto, dit-il au chef de police d'Orcité...

– Ah, tiens...

– Oui, importante et urgente, même...
Charlie ?

– Quoi ?

– Tu n'aurais pas un messager sûr qui pourrait me porter cette lettre à la diligence postale Winnipeg-Toronto ?

– Mais oui.

Il appela :

– Landry ?

Un jeune constable entra.

Et demanda :

– Qu’y a-t-il, chef ?

– Tiens, prend cette lettre, selle le meilleur cheval de notre écurie, et va à Winnipeg porter la missive à la diligence des postes.

Verchères intervint :

– En cas d’une attaque toujours possible, brûle la lettre sans perdre une seule seconde...

– Tu comprends bien ?

– Oui.

– Alors ouste !

Landry sortit !

Quelques instants après, les deux chefs quittaient à leur tour le poste de police.

Montaient sur leurs chevaux.

Et sortaient de la bourgade...

Le voyage se fit sans incidents.

Avec précautions ils traversèrent la gorge qui constituait la seule et unique entrée à la vallée de

la mort.

W_HO_A.

Les deux bêtes s'immobilisèrent à cet ordre de Verchères.

– D'ici là nous marchons, dit ce dernier.

– Pourquoi ??

– Pour ne pas mêler les pistes de sabots de chevaux.

Il ajouta :

– Si pistes il y a.

Alors il se mit à ramper par terre.

Près de la gorge.

Une vingtaine de minutes plus tard il se releva et dit :

– Il n'y a plus aucun doute dans mon esprit...

– Que signifies-tu par là ?

– Que l'Aiglon et ses pieds-noirs sont innocents...

– Comment donc ?

Il n'y a que des pistes de chevaux ferrés. Tu

comprends ?

– Oui, évidemment, puisque les indiens ne ferrent pas les sabots de leurs broncos. Que faisons-nous ?

– Nous examinons cette vallée pied par pied.

Ils firent cela.

Découvrirent des traces d'habitation récente.

Même ils trouvèrent un bivouac dont les cendres étaient encore presque chaudes.

Il y avait aussi des bouts de rouleuses.

Des morceaux de jambon.

De bacon.

Des croûtes de pain.

À la fin, Baptiste remarqua :

– Ce sont très certainement des outlaws qui se terraient ici. Ils nous ont vus venir et ont déguerpi.

– Alors ils ne reviendront plus ?

– C'est logique.

J. B. vit alors le totem d'Aigle rouge.

Il dit :

– Allons examiner le monolithe.

Il était évident que le tombeau du chef rebelle avait été violé, car les roches gisaient éparses.

Les deux hommes déménagèrent une cinquantaine de gros cailloux pour finalement s'apercevoir que la tombe était vide.

On avait volé le cadavre d'Aigle rouge.

Pourquoi.

Charlie dit :

– Je n'y comprends rien...

– Et toi, J. B. ? ajouta-t-il.

– Cela me surprend, mais je crois que je puis ajuster ce vol de cadavre à la théorie que je me suis faite...

– Quoi ?

– Je croyais que nous avions affaire à un criminel de fort calibre ; je me trompais, c'est probablement un fou dangereux, d'une incomparable astuce, qu'il va nous falloir abattre.

– Un fou à la tête d'une bande d'outlaws ?

– Oui, il n'est d'ailleurs point rare de voir la folie alliée au crime. Qu'allons-nous faire maintenant ?

– Retourner à Orcité et attendre...

– Attendre quoi ?

– La lettre du général Cleghorn...

Mais les événements incontrôlables allaient se précipiter...

Jusqu'au...

VII

... Drame !

Le lendemain matin, comme les deux chefs jasaient, deux indiens pieds-noirs entrèrent au poste.

Ils s'identifièrent comme Œil de Bouc et Pied de Biche.

Verchères leur demanda sévèrement :

– L'Aiglon ne vous a-t-il pas averti de ne point quitter votre réserve ?

– Oui, mais...

– Mais... ?

– Mais quoi ?

– L'Aiglon, notre grand chef est mort...

– Mort ?

– Oui, assassiné par l'étrangleuse blanche.

Pied de Biche dit :

– Il y a aussi autre chose.

– Quoi ?

– Le cadavre décomposé d’Aigle rouge reposait près de celui de son fils.

– Vous êtes sûrs qu’il s’agit bien d’Aigle Rouge ?

– Oui.

– Comment ?

– Nous avons reconnu comme siens les vêtements qui restaient.

J. B. interrogea.

Lagueux questionna.

Peu à peu les fragments du récit prirent leurs places comme les pièces d’un casse-tête...

La nuit précédente, Pied de Biche et Œil de Bouc avaient été éveillés par un cri d’horreur.

La plainte d’épouvante venait du wigman de l’Aiglon.

Ils se précipitèrent.

À leur arrivée une grosse forme vêtue d'une longue mante et d'une cagoule blanches, sortait.

Pied-de-Biche se saisit de la mante.

Tira.

Un morceau de toile blanche lui resta dans la main.

La forme s'enfuit, galopant dans la nuit.

Les indiens entrèrent et découvrirent les deux morts.

L'Aiglon avait été étranglé avec une fine cordelette de soie.

Voilà pourquoi ils avaient baptisé l'assaillante l'Étrangleuse blanche.

L'Étrangleuse.

Pourquoi pas l'Étrangleur ?

Parce que, dans sa longue robe blanche, la forme avait l'air d'une femme et non d'un homme.

Ils sortirent, Indiens et chefs.

Les premiers avaient apportés les deux

cadavres sur une troisième monture.

Charlie demanda :

– Qu'allons-nous en faire ?

J. B. suggéra.

– Les Indiens pourraient aller reporter les restes du vieux chef dans sa sépulture violée de la vallée.

– Oui, et l'Aiglon ?

– Celui-là nous le gardons.

– Ici ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Parce que nous en aurons besoin comme corpus delicti dans la cause de meurtre contre l'étrangleuse blanche.

VIII

Le gérant de banque

– Entrez.

Verchères tourna la poignée.

Et poussa la porte.

Le gros, grand et jovial gérant de la succursale d'Orcité de la banque du Manitoba, leva les yeux et toisa son interlocuteur du regard.

– Pour vous, monsieur ?

– C'est pourtant vrai ; vous ne me connaissez pas ; alors je me présente : Verchères Jean-Baptiste...

– Le chef de police de Squeletteville ?

– Lui-même.

– Je suis honoré de votre visite ; mais dites, vous n'êtes pas venu me voir pour mes beaux

yeux...

– Non.

– Pourquoi alors ?

– Hum, c'est délicat...

J. B. reprit :

– Jouons franc jeu sans hésitation. J'ai besoin de savoir la date du prochain envoi d'or à Winnipeg.

– Je ne sais si je dois.... Le secret est très important...

– Mais il est plus important encore que je sois, moi, dans le secret...

Le gérant hocha négativement la tête :

– Non, non, malgré votre haute habileté, vous n'êtes après tout qu'un simple chef de police local ; non, je crois de mon devoir de...

– Attendez un instant, gérant.

Baptiste mit la main dans une de ses poches de culottes.

Sortit sa badge d'officier spécial de la royale

police montée.

Et la déposa bien en vue sur le pupitre de son interlocuteur.

– Oh !

Le gérant s'écria :

– Ça change la situation du tout au tout...

– Alors le secret... ?

– Le voici : L'or de la mine sera embarqué à onze heures demain matin à bord de la diligence.

– Une forte somme ?

– Que oui.

– Combien ?

– Plus d'un demi-million.

– Fiou...

Après quelques secondes de réflexion, Verchères dit :

– Vous aurez deux gardes de plus dans la diligence demain matin.

– Oui ?

– Oui.

– Qui ?

– Charlie Lagueux et moi.

Le gérant mâchouilla son cigare :

– Je comprends, dit-il, vous voulez être présent au holdup possible ?

– C'est ça...

– Alors rendez-vous un peu avant onze heures demain matin.

– Entendu !

Les deux hommes se serrèrent la main.

Chaleureusement.

Puis J. B. quitta la pièce.

IX

Mae Eastman

Quelques instants plus tard, Verchères pénétrait dans la saloune Idéale.

Mae Eastman, la prop. servait au bar...

– Un gin-double, dit-il en s'appuyant ses coudes sur le comptoir et en faisant de ses mains une cavité qui reçut la visite de son menton.

Pendant qu'elle lui préparait son drink, il la regardait.

La regardait...

Enfin le gin fut prêt.

Il le but.

Et demanda :

– Vous n'auriez pas du gin-orange... ?

– Orange ?

– Oui, oui, du gin de Toronto...

Mae lui lança un regard étrange.

Indéfinissable.

Elle lui demanda :

– Pourquoi prendre ces détours et ces faux-fuyants pour savoir d'où je viens ?

– Vous avez raison. Alors je vous pose la question directe : D'où venez-vous, Mae Eastman ?

– De Toronto.

– Bien, bien, merci.

Sans ajouter un mot, J. B. sortit et se rendit au poste de police.

Lagueux était là à son entrée...

X

L'épouse-squaw

Verchères demanda à Charlie :

– Sais-tu si la femme et squaw d'Aigle rouge vit encore ?

– La mère de l'Aiglon ?

– Oui.

– La dernière fois que je l'ai vue elle était en bonne santé, toujours.

– Alors nous sellons nos chevaux tous deux et galopons la voir.

*

Dans la plupart des tribus indiennes la sauvagesse ordinaire a droit au titre de squaw à

son mariage.

Mais seule la femme du grand chef bénéficie du double titre d'épouse et squaw.

La vieille épouse et squaw de feu Aigle rouge était à fumer son calumet quand les deux policiers entrèrent.

Verchères dit :

– Nous sommes venus te parler de tes derniers enfants que tu as eus après la mort de ton mari.. Ils étaient jumeaux, n'est-ce pas ?

– Non.

– Comment ?

– Je dis qu'ils n'étaient pas jumeaux.

– Qu'étaient-ils alors ?

– Jumelle et jumeau.

– L'Aiglon vient de partir pour la chasse et la pêche miraculeuses dans les incomparables forêts du grand manitou...

– Hélas oui...

J. B. demanda :

– Et la jumelle ?

– Quoi ?

– Où est-elle ?

– Sais pas.

– Vit-elle ?

– Elle doit...

– Tu l’as donnée au grand chef blanc ?

– Oui.

– Et il t’a récompensé ?

– Oui, le grand chef blanc était le plus généreux des visages-pâles. Il m’a donné beaucoup d’or et d’argent.

Charlie Lagueux proposa :

– Parle-nous donc un peu de ton mari, épouse et squaw...

– Aigle rouge était méchant, très méchant pour moi. Il me battait au sang à propos de tout et de rien. Je ne veux pas le rencontrer dans la forêt giboyeuse et poissonneuse du manitou... Il m’accusait de sortir avec un cowboy blanc.

– Était-ce vrai ?

La sauvagesse baissa la tête.

Et murmura :

– Les bras du cowboy étaient si doux et si puissants à la fois ; doux, comme le duvet de la fauvette, et puissants comme l’aigle des rocheuses...

– Alors... ?

– Alors... le jumeau et la jumelle sont du...

– Du cowboy blanc ?

– O... ui.

Pendant cette conversation l’épouse-et-squaw n’avait cessé de fumer son calumet.

Le wigman était rempli de boucane.

Âcre.

Désagréable...

Lagueux demanda :

– C’est de l’herbe de Saint-Jean que tu es à pétuner ?

– Non, ce sont des feuilles de rapace séchées...

Après avoir échangé les formules de politesse indienne de mise, les deux hommes quittèrent la sauvagesse.

Et prirent la plaine.

En direction d'Orcité.

XI

Attaque et défense

Onze heure moins sept minutes a.m.

Le lendemain matin.

La diligence est à la porte de la banque.

Les deux gros chiens dans la voûte aboient à
qui mieux mieux.

On charge l'or.

Soudain Verchères dit :

– J'oubliais quelque chose...

Il partit à pas rapides.

Et entra dans la saloune Idéale.

Gloria, l'une des trois pitounes, servait au bar.

Il commanda :

– Un triple gin.

But.

Paya.

Et sortit.

Quelques minutes plus tard, la diligence s'ébranla sous les légers coups de fouet du cocher perché au dehors.

Dans la diligence il y avait :

Un demi-million.

Des gardes.

Lagueux.

Enfin et surtout :

Jean-Baptiste Verchères !

*

Il y avait environ une heure que la diligence roulait sur le soupçon de route reconnaissable par les deux sillons de brousse écrasée, quand soudain les hommes à l'intérieur de la voiture entendirent le cocher crier, tel que convenu :

– Alerte !

– Quoi ?

– Trois cavaliers s'en viennent au loin...

J. B. regarda à l'un des deux judas situés de chaque côté du siège central du cocher.

En effet...

Ils étaient trois.

L'énorme quantité de poussière qu'ils soulevaient derrière eux démontrait qu'ils poussaient leurs montures à fond... Au grand galop.

Au galop de courses des rodéos.

Que faire ?

Charlie suggéra :

– Que dirais-tu de commander au cocher de donner au coton le fouet à ses chevaux ?

Verchères répliqua :

– Je dirais non, parce qu'ils ne sont que trois d'abord et que nous et notre bande n'en ferions qu'une bouchée...

– Et ensuite... ?

– Ensuite ce sont peut-être des amis.

Verchères ordonna :

– Halte !

Le cocher obéit.

J. B. dit alors :

– Restez tous ici. Je sors seul.

Lagueux allait protester.

Mais le chef de Squelletteville le boucha à la
mode indienne :

– J'ai dit !

Il sauta dans la plaine, pendant que deux colts
apparaissaient comme par magie dans ses mains.

Les trois cavaliers approchaient...

Approchaient...

Verchères rattacha ses armes à sa ceinture.

Il venait de reconnaître les trois gas.

– Eh, vous autres dans la diligence, sortez, ce
sont des amis qui s'en viennent.

Ils ne se firent pas prier.

Le premier cavalier à arrêter fut Narcisse Rioux.

Suivi de près par son frère Adhémar.

Et par le père Onésiphore.

J. B. demanda :

– Qu'est-ce qui se passe ?

Onésiphore répliqua :

– Nous sommes ruinés...

– Comment ça ?

– On vient de nous voler pratiquement tout notre troupeau de chèvres et de boucs...

– On ? Qui on ?

– Les Cabby, je suppose...

Onésiphore répondit :

– Peut-être, mais nous n'en savons rien.

Il expliqua son ignorance :

– Ils étaient une vingtaine d'outlaws, tous vêtus de blanc et la tête recouverte d'une cagoule de même teinte.

Adhémar plaça son mot :

– Nous allions justement vous voir, chef

Lagueux.

– Bon, fit Verchères, je crois connaître ce qui va se passer d’ici quelques minutes.

– Quoi ?

– Ça, c’est mon secret.

Aux trois Rioux, il ordonna :

– Suivez la diligence en vous tenant cachés derrière.

Il monta dans la voiture :

– Envoyez, cocher, au petit trot...

La tête dans le judas, Verchères regardait en avant.

Quelques minutes passèrent.

Minutes de tension.

Puis soudain des milliers de chèvres et de boucs déferlèrent d’une ondulation de la plaine.

Les bêtes étaient délibérément affolées par la vingtaine de cavaliers vêtus et cagoulés de blanc,

qui galopaient...

Gueulaient...

Cravachaient...

J. B. cria :

– Stoppe, cocher !

W_HO_A.

Les roues de la diligence tournaient encore quand Verchères sauta et se rendit à l'avant des chevaux.

Alors impitoyablement, il abattit ces chevaux à coups de colts...

Le cocher cria :

– Devenez-vous fou ?

– Mais non ! En aspirant l'odeur détestée des boucs, vos bêtes auraient inévitablement pris le mors aux dents et seraient parties à l'épouvante...

– Je comprends...

J. B. ordonna :

– Dehors, vous tous, et apportez vos carabines.

Verchères prit la sienne.

Quand il vit un cavalier blanc au bout de sa
mire, il tira.

Et d'un.

Bigne.

Et de deux.

Bang.

Et de trois.

Sligne.

Lagueux venait de faire pirouetter un autre
outlaw en bas de sa monture.

La fusillade devint générale.

De même que les gardes.

J. B. et Charlie tiraient.

De même que les gardes.

Sans oublier les trois Rioux qui y allaient avec
un enthousiasme compréhensible.

Bientôt il ne resta plus que deux forbans
vivants.

Alors il se passa quelque chose de singulier.

L'un des deux chenapans s'approcha de son

compagnon par en arrière.

Lui passa une cordelette autour du cou.

Serra.

Se mit à construire un tourniquet.

Étouffa sa victime qui tomba de sa monture...

Lagueux s'écria :

– L'ÉTRANGLEUSE BLANCHE !

Ils voulurent tirer.

Mais déjà l'étrangleuse venait de disparaître au grand galop de son cheval, derrière une ondulation.

J. B. dit :

– Il ne me reste qu'un petit détail à régler, et la cause sera prête à soumettre au jury de cowboys...

Charlie demanda :

– Tu connais l'Étrangleuse ?

– Oui.

– Qui est-elle ?

– Tu le sauras quand tu l'arrêteras.

XII

Gloria

Les dix-neuf cadavres qui restaient sur le champ de bataille étaient tous des outlaws de l'Ouest recherchés par la royale police montée.

– Un superbe coup de filet ! s'écria Verchères.

– Mais, objecta le chef Lagueux, le plus gros poisson n'est pas encore pris.

Baptiste s'impatienta :

– Puisque je te dis que c'est tout comme !

– Correct, correct, te fâche pas, vieux.

Les Rioux allèrent chercher de nouveaux chevaux pour la diligence qui bientôt reprit son chemin vers Winnipeg avec son cocher et ses gardes...

Puis Onésiphore, Adhémar et Narcisse

ramenèrent sur leur ranch leur troupeau de boucs
et de chèvres.

*

Le même soir...

Baptiste est seul dans sa chambre d'hôtel...

Il attend...

Quoi ?

On frappe discrètement à sa porte.

Entrez...

Gloria, la petite pitoune de l'Idéale, paraît.

J. B. lui demande :

– Tu as trouvé la défroque blanche ?

– Oui.

– Où était-elle ?

– Dans sa chambre, cachée sous d'autres
vêtements, dans un tiroir de commode.

– Et le morceau de toile que je t'ai donné

concorde-t-il ?

– Oui, le morceau adonne parfaitement.

Elle tendit un paquet à Verchères :

– Voici le tout, monsieur.

– Brave petite, va...

Il philosopha :

– Il y a des femmes honnêtes qui ne sont pas intègres ; mais il y a aussi des femmes intègres qui ne sont pas honnêtes... Va, ma petite Gloria, tu as bien des vertus quoique tu n'aies pas la vertu tout court.

*

Onze jours plus tard, un autre visiteur vint, vers les dix heures du soir, frapper à la porte de chambre de J.B.

Il fut stupéfié quand il le reconnut :

– Mais si ce n'est pas le général Cleghorn, s'écria-t-il. Vous n'avez pas répondu à ma lettre ;

vous vous êtes donné la peine de venir ; c'est très chic de votre part.

*

Verchères alla tout de suite voir le chef Lagueux.

– Le procès commencera demain matin à dix heures. Fais tous les préparatifs nécessaires à ce sujet.

Charlie objecta :

– Mais où est l'accusée ?

– Tu vas aller l'arrêter...

– Mais qui est-elle ?

– Mae Eastman, de la saloune Idéale.

– Oh !

– Va tout de suite la coffrer, et prends garde, elle est dangereuse. Mets deux sentinelles en devoir.

XIII

Le procès

Le juge de paix présidait.

Le greffier improvisé lut l'acte d'accusation :

– Mae Eastman, vous êtes accusée d'avoir étranglé le chef des pieds-noirs, l'Aiglon, commettant ainsi un meurtre.

Verchères s'avança :

– Votre honneur, M. le juge, dit-il, je vais vous prouver que l'accusée est la sensationnelle étrangleuse blanche, et qu'elle a étranglé le chef Aiglon.

Il appela :

– Pied-de-biche...

L'indien s'avança...

– Tu as entendu le cri de détresse du chef dans

la nuit ?

– Oui.

– Qu’as-tu fait alors ?

– J’ai tiré, tiré sur la mante blanche...

– Et... ?

– Et un morceau de toile m’est resté dans la main...

– Ce morceau ?

– Oui.

Puis J. B. appela :

– Gloria Sanderson...

Elle s’approcha :

– Où avez-vous trouvé cette mante que je vous montre actuellement ?

– Dans la chambre à coucher de Mae Eastman.

Verchères dit :

– Votre honneur et messieurs du jury, voyez par vous-mêmes et vous constaterez que le morceau vient de la mante ; cela seul fait de Mae Eastman l’étrangleuse blanche...

Ils examinèrent.

Et les sept hommes se rangèrent de l'avis de
J. B.

Celui-ci reprit :

– Cette histoire plonge ses racines dans le
lointain passé...

« J'étais alors capitaine dans l'armée du
général Cleghorn qui bataillait contre le chef
rebelle Aigle rouge...

« Je savais que Cleghorn, dans un geste
généreux, avait adopté l'un des deux jumeaux
posthumes de la veuve d'Aigle rouge.

« Deux jumeaux se ressemblent.

« Cependant la ressemblance n'était pas
frappante.

« Je la remarquai quand même.

« Je savais que le général Cleghorn demeurait
à Toronto.

« Quand j'appris que Mae et ses 3 employées
venaient de Toronto, j'écrivis au général.

« Il est ici ce matin.

« Général, voulez-vous prendre la parole ? »

– Volontiers.

Cleghorn dit alors :

– J'aimais bien ma petite Mae. Jusqu'à l'âge de la puberté, elle fut une enfant volontaire, têtue, mais bonne au fond.

« Puis un soir, je vis mon chien mort étranglé dans mon jardin.

« J'entrai dans la maison et surpris Mae en train d'étrangler mon chat.

« Je dus la placer dans une institution.

« Trois ans plus tard, elle s'évada.

« Et vola \$75,000 à la banque de Toronto.

« Étrangla un gardien de nuit.

« Je lui avais dit qu'elle était Indienne et d'où elle venait.

« Je suppose que c'est là la raison pourquoi elle est venue ici.

« Elle avait de l'argent en masse. Sa folie lui fit engager une bande d'outlaws, lui fit étrangler

son frère, et le reste... »

Le juge de paix demanda au général :

– C'est tout ?

– Oui.

– Alors les jurés et moi décidons que Mae Eastman soit séquestrée dans une maison d'aliénés...

Le lendemain, grâce aux démarches de J. B. et de Charlie, la petite Gloria était propriétaire de la saloune Idéale...

Cet ouvrage est le 393^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.